

Jean pierre Morcrette

Clairière sombre

Un triptyque dispersé

volet droit

roman

Jean pierre Morcrette

Clairière sombre

roman

C'est fini. Écrire à un fantôme n'est pas mon genre. Pourtant, n'est-ce pas ce que je fais depuis tant d'années ? Voici ma dernière lettre. Avec celle-ci, il y en a soixante-quatre ; je vais les relire avant, sans doute, de les brûler toutes. Ce n'est pas fini.

Pour la mi-septembre, la saison reste encore chaude. Je suis en Normandie, dans ton immense maison en lisière de forêt, fenêtres et portes ouvertes malgré l'heure tardive. Les oiseaux se sont tus, seul un rossignol célibataire persiste à lancer son chant dans la nuit. Pour l'instant, Guillaume, ton plus proche voisin, m'a assuré qu'il s'occuperait des chiens et des poules. Combien de temps ça vit un chien, une poule ? J'imagine m'installer chez toi, ce n'est pas si loin. Je pourrais me partager entre ta maison et mon appartement de Strasbourg. Après tout, me partager, ça me connaît : entre un mari et un amant — toi, même si notre séparation remonte à deux décennies — ; entre deux domiciles, l'un à Bruxelles, l'autre à Strasbourg ; entre mon métier et mes rêves ; entre un second mari et le souvenir de l'amant ; entre le présent et le passé.

Quand j'ai raconté à Franz ta demande, il m'a écoutée sans m'interrompre, mais sans essayer de comprendre ce que ça représente pour moi. Puis, comme il doit le faire avec ses subalternes de la Commission européenne, il m'a toisée par-dessus ses lunettes carrées et m'a souhaité bien du courage. J'ai constaté qu'il n'avait pas son alliance : Tu ne regardes plus mes mains depuis des lustres ! Et il a

ajouté : Tu n'en as pas toi-même ! feignant d'ignorer que je ne porte jamais de bijou. Une semaine avant notre mariage, il avait tenu à acheter deux anneaux sous prétexte du ridicule d'en commander un seul. Il m'avait donné avec solennité une petite boîte bleue contenant la seconde rondelle de prétendu métal précieux qui, paraît-il, nous associait à la vie à la mort dans une sorte d'union dont je devais inconsciemment refuser l'improbable et indésirable fusion. Mes doigts ont gonflé ! puis, sur le même ton distant, il a déclaré qu'il me quittait et voulait divorcer. Tu vas pas faire d'histoires, hein ? t'as l'habitude ! Il avait rencontré quelqu'un — quelle stupide expression —, et attendait un enfant : Enfin, Ruta, mon amie. Son *amie* est assistante parlementaire lettonne. Ah, cette enfilade de missions, colloques et réunions dans les pays baltes ! Il l'aura son divorce. Et qu'une fausse couche punisse sa femelle gorgée d'hormones ! Tétons lettons, matrice propice. Pourquoi être aussi méchante ? Je ne suis pas sans torts dans cette histoire.

Voilà trois jours, délaissant l'hôtel du bourg où j'avais passé la nuit pour m'installer ici, j'ai hésité à utiliser ton lit, le grand lit de ta chambre. Un lit d'une place ou un canapé dans une autre pièce m'aurait convenu. Finalement, débarrassée de l'évocation de corps imbriqués dans le tien, j'ai opté pour ta chambre et un sommeil paisible m'a réconfortée. De l'enfance, une fois la lampe de chevet éteinte, j'ai gardé le rite de laisser la pénombre venir à moi avant de fermer les yeux. Quelques minutes après l'avoir décidé, m'endormir était simple. J'ai retrouvé dans ta maison, dans ton lit, cette facilité, cette tranquillité.

Je me souviens parfaitement du jour et de l'instant, il y a un peu plus de treize ans, où je t'ai écrit ma première lettre. La raison qui m'y avait poussée reste confuse. Huit années s'étaient écoulées depuis notre rupture. Mon quotidien était partagé entre travail et vie de couple lorsque je m'étais remariée. Pour la première fois enceinte, j'espérais que tout se passe bien. Les nouvelles te concernant venaient de la presse, d'Elsa ou de Roland, nos deux amis communs que je voyais de moins en moins après avoir quitté Paris. Tu étais devenu un peintre reconnu, peut-être le dernier des grands peintres comme l'affirmaient certains, ce qui devait

fort t'agacer. Dans un premier temps, j'ai imaginé t'envoyer un mail par l'intermédiaire de ta galerie, mais j'y ai tout de suite renoncé. Un vrai courrier, c'est mieux. Une enveloppe, les coordonnées de destinataire et d'expéditeur, un timbre avec son oblitération, une feuille de papier à déplier, parfois à remettre dans le bon sens, sont des objets tangibles susceptibles d'atteindre plus efficacement le corps et à coup sûr l'esprit. Une bonne vieille lettre écrite à la main sur du papier, c'est du sérieux. Je l'ai glissée dans une enveloppe scellée insérée dans une autre adressée à Éric Trachad, ton galeriste.

Cette première lettre a disparu. En attente d'y coller le timbre, je l'avais mise sous des pulls dans ma commode, et ne l'ai plus retrouvée. À cette époque, Franz, mon mari, était gentil, mais jaloux. Au début, sa jalousie me flattait, car il désirait, pensais-je, s'assurer de sa paternité le moment venu. En gros, je le formule maintenant de cette manière, son problème consistait, même symboliquement, à manipuler mon esprit, et surtout à contrôler mon sexe, mon ventre. Je n'avais pourtant alors aucune intention de chercher ailleurs un amant ou un géniteur. Sans doute Franz était tombé sur ma lettre et n'en avait rien dit. La gentillesse n'a rien à voir avec la jalousie qui est une maladie. Cette gentillesse et cette jalousie nous ont anesthésiés. De quoi pouvait-il être jaloux ? De mes sentiments, de mes écrits ? Des mots, des phrases de ces lettres, de ce qui se cache entre les lignes, des absences, des silences ? De mon amour pour un homme devenu célèbre qui a disparu en tant que peintre pour réapparaître en écrivain masqué ? De se retrouver successeur — j'ai d'abord voulu écrire *sui-veur* — d'un homme aussi étonnant, aussi talentueux, aussi désespérant ? Si je ne lui ai rien dit de ma lettre, puis de sa perte, c'était, ai-je pensé avec mauvaise foi, pour ne pas aggraver son mal.

Le moment est venu de relire toutes mes lettres une dernière fois. Je serais tentée d'en modifier certains passages, d'en oublier d'autres ; bref, de retoucher, de biffer comme je le fais avec les copies de mes étudiants. Je vais résister et maintenir la contrainte fixée dès le début de ne pas revenir sur ce que j'ai écrit.

Ma première lettre disparue, j'ai imaginé utiliser l'ordinateur, mettre en sécurité les fichiers dans le fond d'un dossier lui-même à l'intérieur d'un autre

dossier et ainsi de suite. J'ai envisagé de les crypter avec à un logiciel que pouvait me fournir un collègue. Mais je voulais rédiger à la main. Je désirais un contact physique, un stylo, de l'encre, du papier. Cette première lettre, contrairement à mon habitude, je n'en avais pas fait de double ; je l'ai réécrite presque mot à mot, je m'en souvenais parfaitement.

Après toutes ces années — presque huit —, tu t'étonneras de ce courrier. Tu ne m'as pas oubliée, tu m'as sans doute rangée dans un coin de ta mémoire comme la protagoniste d'une impossible et désolante histoire d'amour. Je ne veux pas escamoter le fait que c'est moi qui y ai mis fin, t'abandonnant d'une manière minable, seul face à l'incompréhension, la déception. La lettre que tu m'as envoyée quelques jours plus tard, je l'ai jetée une fois lue, contrairement à toutes les autres reçues auparavant. Je ne me rappelle plus les mots et les phrases exactes, même si j'en ai en tête le début : De retour à Paris, le sel de la plage toujours sur mes lèvres, à moins que ce soit l'amertume. Du whisky, un peu. Je sors, sinon j'éclate. Une casquette pour cacher les larmes...

Alors que je t'écris, ta dernière lettre tente de se frayer à nouveau une place. Tu commences à lire celle-ci, agacé, j'imagine, mais curieux de ce que je vais bien pouvoir te dire après ce long silence. Que tu décides à la mettre au feu tout de suite serait plus raisonnable.

Après t'avoir laissé tomber, j'ai perdu ma mère. Elle est morte à soixante-sept ans d'une courte maladie. Mes frères ont souhaité vendre la maison de Wissant. Je n'ai pas protesté. Puis, je leur ai déclaré refuser tout héritage ; les millions de mes aïeux, de mon grand-père et de mon père ne me concernaient en rien. J'ai évité cependant d'ironiser sur l'origine de cette fortune. Ils ont joué les étonnés : C'est

l'argent de ta mère, quand même ! Oubliant qu'elle n'a jamais gagné un centime de sa vie, ils ont bien vite compris leur intérêt et se sont tus.

Ensuite, j'ai divorcé. Aloïs, mon premier mari, contrairement à ce que tu pourrais croire, y était opposé ; il pensait notre liaison sans lendemain, j'allais revenir au bercail fissa. Il avait raison sur le premier point, bien que pour ma part l'aventure continue sous une autre forme, et tort sur le second. Quand il a constaté mon entêtement à réclamer le divorce après t'avoir quitté, il a fini par l'accepter.

Remariée depuis trois ans, j'ai trente-six ans, tu sais compter. Après plusieurs années infructueuses, me voilà enceinte. Je ne te ferai pas l'affront de m'appesantir là-dessus, cependant je voulais te l'annoncer même si ça paraît un brin pervers. Tu es le premier à qui j'en parle. Franz, mon époux, l'ignore encore. Inutile de s'interroger sur l'origine de ce scoop. Tu es le premier homme à qui j'ai demandé de donner naissance à un enfant.

Nous vivons à Strasbourg. Franz travaille au Parlement européen et je suis maître de conférences à l'université où j'ai postulé après avoir passé ma thèse. Tu vas rire, je me suis spécialisée en histoire de la famille et du couple — je n'ai pas écrit *de l'amour*. Ne t'inquiète pas, j'éviterai de te donner des leçons. Je fais aussi de la recherche, j'ai d'ailleurs publié quelques articles dans des revues et on me pousse à en pondre davantage. Après avoir repris mon nom de jeune fille, comme on dit, j'ai changé de prénom. Je t'en expliquerai la raison une prochaine fois, le récit est long pour des retrouvailles. À l'occasion, sans trop insister, j'interroge Elsa ou Roland à ton sujet, surtout Elsa qui me rassure à sa manière. Leur as-tu demandé de mes nouvelles ? Je n'ai pas posé la question et ils ne m'ont rien dit à ce sujet. Pourquoi se revoir, à quoi bon ? Je ne saurais répondre à cette objection imaginaire. J'ai observé ton succès, les critiques élogieuses, le rythme accru d'expositions dans des lieux de plus en plus importants. J'ai visité celles qui se sont tenues récemment à Baden-Baden, Francfort et Bâle, des villes proches de Strasbourg, mais jamais je n'ai mis les pieds aux vernissages. Tu restes discret, accordes peu d'interviews.

Franz est souvent absent. Il voyage beaucoup pour son travail et navette de Strasbourg à Bruxelles en TGV. C'est un jaloux. Il en est conscient et tente de le dissimuler ; de mon côté, je me suis adaptée à sa crainte maladive et fais tout pour éviter d'alimenter son obsession. Nos relations sont cordiales, amicales, affectueuses. Si ce que je souhaite depuis longtemps arrive — ce futur enfant qui pousse dans mon ventre —, j'ai la nostalgie de vraies caresses, d'étreintes fougueuses, de mots échangés avec ardeur, de rapports dignes de ce nom...

Il faut que je m'arrête d'écrire. Tu vois où ça mène ?

Deux mois après avoir écrit ma première lettre, j'ai fait une fausse couche. Alors que les symptômes de la grossesse tendaient à s'estomper, seins douloureux, fatigues, sautes d'humeur, envies de pisser fréquentes..., d'autres se sont manifestés, tiraillements, vertiges. Puis arrivèrent des saignements intenses et l'expulsion d'une sorte de blanc d'œuf. Prostrée devant la bassine que j'avais eu le temps d'aller chercher à la cuisine, je suis restée de longues heures avant de me résoudre à jeter tout ça aux toilettes. L'échographie prévue à huit semaines a confirmé que l'utérus est vide, tout est parti. Ne sois pas surpris de ce froid exposé ; il m'aide à accepter ma déprime et, de toute façon, le pathos t'insupporte autant que moi. Franz lançait parfois de courtes listes de prénoms au petit déjeuner ; moi je pensais au tien que jamais — promis, juré — je ne donnerais à mon enfant si c'était un garçon.

///

Je ne t'ai pas envoyé ma première lettre. Une fois écrite, je l'avais mise dans une enveloppe à ton nom, et cette enveloppe dans une autre à l'adresse de ton galeriste. Je n'avais pas collé de timbre, sans doute pour éviter qu'elle ne te parvienne et tombe entre les mains de je ne sais qui. Elle aurait pu devenir une fiction. J'avais décidé d'attendre. Alors que je rangeais provisoirement cette seconde lettre sous mes pulls, je constate que la première a disparu. Et si Franz

l'avait affranchie et expédiée ? Dans ce cas, tu l'aurais lue, et tu aurais jugé avec raison : quel culot quand même ! La repliant de tes doigts magnifiques, tu l'aurais ouverte à nouveau pour la relire, et tu aurais recommencé jusqu'à ne plus savoir quoi en penser. Reste le silence. De toute façon, si tu as vraiment reçu ma première lettre dans le cas où mon mari l'a envoyée malgré sa jalousie, tu ne dis rien, tu ne réponds pas. Non, tu l'as déchirée, mangée, jetée au feu, torché le cul avec. Tu as bien fait.

///

À Strasbourg, nous vivons dans un ancien et grand appartement de la Neustadt, le quartier allemand, la nouvelle ville construite par l'Empire allemand fin XIX^e. Nous avons commencé à préparer une chambre pour le bébé. Franz, s'il est doué pour les statistiques et l'informatique — il pourrait certainement dénicher tout ce qu'il veut dans mon ordinateur, y compris dans la poubelle vide — n'a, par ailleurs, aucun sens pratique et manuel comme fixer quelque chose au mur ou réparer, même modestement, un appareil ménager. J'avais repéré dans la chambre du bébé un placard avec un faux plafond qui m'aurait permis d'y loger mes lettres. En fait, je n'aime pas cette situation où j'ai à me cacher comme une gamine de ses parents.

Je vais continuer d'écrire même si je ne t'envoie rien actuellement, mais hors de question de perdre ces lettres qui ne regardent que nous. Je pensais utiliser des cahiers d'écolier, puis, devant le va-et-vient des copies doubles de mes étudiants sur mon bureau, l'évidence s'imposa. J'écris sur des copies d'épreuves intercalées entre celles qui sont en attente de correction. Je les ai toujours sous la main et je peux y noter ce que je veux sans me préoccuper de quoi que ce soit. Une fois la copie remplie, j'en prends une autre pour commencer une nouvelle lettre. Par convention, ces barres obliques, ///, signifient que du temps s'est écoulé dans l'écriture, de quelques jours à quelques mois. Sur la pile des copies se trouve un objet familier de poids, un galet rond, lisse et noir.

C'était notre premier séjour à Wissant. Je t'avais vendu la station balnéaire de la Côte d'Opale comme un ancien village de pêcheurs entre le cap Blanc-Nez et le cap Gris-Nez, au centre d'une large baie de plus de dix kilomètres de sable fin. Il faisait beau. Tu t'étonnais de voir si clairement les côtes anglaises, comme si on y était. La villa familiale de mon père était proche de celle où le général de Gaulle aimait venir se reposer en famille ; tu t'en souviens, je t'ai montré la plaque sur la façade qui l'affirme. Au matin, je t'ai réveillé en te prenant pianissimo dans la bouche. Tu adorais ça, et je me délectais de ton plaisir. Cette fois, tu t'es retiré avant que j'accélère le rythme. Tu as quitté le lit sans prononcer un mot et tu as filé sous la douche. Tu étais sombre au petit déjeuner ; je te regardais,

interrogative. Alors tu as fini par dire que c'était trop. Je t'ai demandé ce qui était trop, car il fallait souvent te relancer quand tu daignais parler de toi. Je savais bien que ce n'était pas la quantité de nourriture qui te tracassait. Trop d'amour, as-tu dit. Et nous sommes partis marcher jusqu'au cap Blanc-nez. La marée était basse. Nous avons pris le long de la plage et non le sentier qui grimpe sur la falaise, et là, au niveau du Petit Blanc-Nez, tu as ramassé le galet rond, lisse et noir.

Promesse idiote, non tenue, de ne plus t'écrire. Pourquoi résister ? Pour ma santé mentale ? Suis-je certaine d'aller mieux en y renonçant ?

Les temps passés des verbes sont-ils les seuls garants de l'histoire ? Et je ne parle pas de la ruse du présent historique. Dire que je ne me rappelle plus d'Aloïs, mon premier mari, ou les copains que j'ai eus avant lui serait mentir, mais ces souvenirs ne sont pas de l'amour, ce sont des souvenirs du passé. Quand je pense à toi, je ne m'inscris pas dans une période révolue. J'ai longtemps cru que ce qui s'est réellement produit reste plus fort que toute l'imagination des romanciers réunis. En écrivant ces lettres, je cherche à faire durer ce qui n'existe plus, mais a été. Continuer malgré tout, avec l'espoir de je ne sais quoi, quitte à dépasser les faits tels qu'ils sont arrivés, tels qu'ils sont aujourd'hui, quitte à me fourvoyer dans des chemins proches de la fiction.

///

Quand je t'ai connu, je savais, non pour l'avoir lu ou entendu, mais pour l'avoir éprouvé, que la passion amoureuse n'a qu'un temps et que concentrer ses sentiments sur une seule personne mène à la folie. Ceux qui prétendent le contraire ne mettent pas le même sens sur les mots, s'illusionnent, ou sont déjà fous. Je m'y laissais néanmoins aller avec jouissance et, certainement, perversité.

Si je voulais continuer à vivre avec toi — j’ai quitté Aloïs pour cette raison, tu t’en souviens ! —, il fallait voir plus loin. Tu as rejeté ça, voir plus loin, accepter sans trop barguiner que le philtre d’amour de Tristan et Yseult se dissolve dans la gadoue du réel et convenir, d’accord avec regret face à cette trivialité, que la passion n’est pas le tout de l’amour. À cette époque, tu en étais incapable, pourtant, tu n’étais plus un jeunot, la quarantaine était là. As-tu changé, maintenant que la cinquantaine approche ? Tu désirais notre amour exceptionnel, tu m’imaginais exceptionnelle — quelle idée ! —, tu excluais toute concession, tu croyais possible l’impossible. Et je n’oublie pas cette faille dont tu parlais parfois sans jamais en évoquer l’origine, même si je suspectais, à tort ou à raison, qu’elle provienne de ton vécu d’enfant trouvé. Puis, est venu ton refus d’engendrer. Tu avais assuré, sur le ton de la plaisanterie, que, malgré ton manque d’attrait pour le mariage, s’il fallait en passer par là pour une raison ou pour une autre, tu exigerais de faire stipuler dans le contrat que jamais tu ne reconnaîtrais un enfant qui pourrait résulter de cette union.

Il faut que je t'avoue quelque chose qui va te déplaire : d'une part, j'ai conservé les lettres que tu m'as envoyées — sauf la dernière —, ainsi qu'une copie des miennes, et, d'autre part, j'ai pris des notes, parfois, de tes déclarations ou de ce que je disais moi-même. Je n'avais aucune arrière-pensée malsaine (songe à mon ambition de devenir historienne !), l'idée de documenter notre amour prévalait. Je commençais, sans m'en rendre compte, à me faire l'archiviste de notre histoire. Oui, conserver des documents pour s'assurer de sa réalité et non de son mythe ; à moins que ce soit le début de l'acceptation de l'oubli. En y réfléchissant après la rupture, que je devinais inévitable, je me suis dit que c'était une manière de prolonger notre amour au-delà de son terme. N'ai-je pas la preuve de la justesse de cette idée aujourd'hui ? J'ouvre la boîte d'archives.

Les phrases suivantes sont extraites de tes lettres envoyées après nos premières longues journées passées à deux. Je m'étais débrouillée pour partir une petite semaine avec toi sans qu'Aloïs s'en aperçoive, prétextant un colloque incontournable à Bordeaux. Nous sommes restées chez toi, à Paris, pratiquement sans sortir, à user nos langues et notre peau jusqu'à satiété sans cesse repoussée. Trois mois plus tard, après avoir quitté cet homme choisi pour fuir une ambiance familiale pesante, nous vivions ensemble.

[...] J'ai passé six jours et cinq nuits idylliques... Juste des sensations, des impressions, des sentiments à peine enregistrés que je crois ne pas avoir éprouvés jusqu'au bout afin de ne pas les épuiser. [...] Et puis, en arrière-plan — faut-il le taire ? —, cette faille, une inquiétude sourde, un désir contradictoire, une tentation dévastatrice. Je ne dis pas ça pour t'effrayer, mais pour l'objectiver, et, si possible, le conjurer. [...] J'avais promis de ne plus téléphoner, et je t'appelle d'une cabine. Toujours surpris d'entendre ta voix incertaine qui se pose là où je ne l'attends pas, pleine d'interrogations, une voix de fille qui mue ! [...] J'espère ne jamais te trahir, te faire mal. Je me souviens de nos violents adieux et je m'en veux, je t'en veux, de mon jusqu'au-boutisme souvent stérile, de la complaisance de tes larmes, de nos postures tristes, de nos manigances. D'un autre côté, je n'aurais pas supporté une attitude froide, détachée. Cependant, j'ai vu ton silence sans réponse et sans haine. [...] Nous mimons bien l'amour et la passion ! Pourquoi m'aimes-tu ? Que sais-tu de moi ? Deviens mon point fort !

Aujourd'hui, à la veille des fêtes de Noël — ah ! le *Christkindelsmärik*, marché de l'Enfant-Jésus, vieux de plus de quatre siècles —, je t'écris pour te raconter des histoires de famille, de descendance, de filiation, de lignée. C'est pas ton truc, mais il faut que tu t'instruises, au cas où.

Après mon divorce, j'ai repris mon nom de jeune fille, comme on dit, ainsi que mon vrai prénom, celui que ma mère avait choisi, celui qui figure en second sur la liste de l'état civil, le prénom féminisé de mon parrain, mon oncle, qui s'avère être mon père, du moins mon géniteur. Même si toutes ces histoires te dépassent, écoute-moi, fais un effort.

Mon oncle est mon père. Mon père est mon oncle. Ma mère, quelques semaines avant sa mort, certainement n'y tenant plus, m'a confié son secret. Elle avait eu une brève liaison avec son beau-frère et j'étais le fruit, dit-elle comme si elle croquait encore dedans, de cette histoire d'amour.

Dans les grandes familles bourgeoises comme celle de mon père, la répartition du destin des rejetons se divisait parfois en quatre catégories : les affaires, l'administration ou la politique, l'armée, l'Église ; ce qui, en élargissant les zones d'influences, ne causait aucun préjudice au business, bien au contraire. La lignée de mon grand-père n'y a pas coupé. Sur les sept enfants, trois, dont mon père, se consacrèrent aux juteuses entreprises familiales ; un fit carrière dans l'armée et termina général ; un autre décrocha à trente ans un poste d'ambassadeur ; une

celui de directrice de banque, alors plutôt rare pour une femme qui devait obtenir l'autorisation de son mari pour y ouvrir un compte ; et le dernier devint prêtre. Ma mère m'a dit que ce garçon se distinguait en tout, y compris sur le plan physique : Tellement adorable qu'il succombe avec moi et moi avec lui. Il était beau comme un dieu, doux et attentionné, rien à voir avec ses frères ; voilà pourquoi tu es la plus belle, susurra-t-elle en me caressant la joue de sa fine main veinée. Une lueur inonda ses yeux quelques secondes, et j'imaginai sans peine cette femme encore alerte — elle n'avait que soixante-sept ans, mais savait la mort proche —, j'imaginai cette femme, ma mère, toujours amoureuse. D'une voix presque sans timbre, elle prononça à deux reprises le prénom de son amant, puis, à la troisième fois, elle ajouta : Louis, ton père.

Fille de pasteur, de rabbin ou d'imam, cela n'aurait choqué personne en dehors du fait que ma mère avait *trompé* son mari et couché avec son beau-frère, mais fille de curé, non ! Après ma naissance, sans doute lassée des rumeurs, jalouse de la liberté et agacée de la légèreté de cet homme, l'Église a envoyé mon oncle et géniteur en Afrique. Comment ne pas présumer de la suite ? Salut à vous frères africains, oh ! mes sœurs !

J'ai demandé à ma mère si mon père était au courant. Ton père était au-dessus de tout ça ! J'essayai en vain de la relancer : au-dessus de quoi ? Après quelques minutes où elle sembla perdue dans des souvenirs pénibles, elle dit : Louis est décédé dans un accident de taxi-brousse au Togo, tu avais dix ans, lui, quarante-deux. Je me rappelais vaguement de l'annonce de la mort du seul de mes oncles que je n'avais jamais vu.

Janvier, une nouvelle année. Il ne fait pas très froid ; du brouillard s'accroche. Toutes ces festivités me dégoûtent.

Écrire la genèse de notre histoire oblige de parler de Roland, ton ami devenu le mien. Tu me l'avais présenté comme ton ancien professeur de philo aux beaux-arts. Quand vous vous êtes connus, chacun restait dans son rôle : toi l'élève, lui l'enseignant. Parfois, vous vous rencontriez au bistrot, ça n'allait pas plus loin. Ta curiosité intellectuelle, puis ta peinture l'ont tout de suite attiré. Roland est remarquable. Il peut passer de Baumgarten à Kant, Hegel, Bourdieu, Lyotard, Benjamin, Genette et bien d'autres en cinq minutes, sans pédantisme, postures de soumission ou critiques définitives aux concepts de ces penseurs, avec une simplicité et une clarté dans la formulation des idées qui me laissent toujours admirative. Avec Roland, on s'accorde sans frayeur, presque dans la joie, à ce que la complexité et le chaos priment sur les théories soi-disant cohérentes. Après ton diplôme, vous vous êtes fréquenté plus souvent, il ne manquait aucun de tes vernissages, et vous êtes devenus proches. Douze ans vous séparent, comme entre nous deux, ce qui fait vingt-quatre entre Roland et moi. L'âge n'a rien à voir là-dedans.

///

Une fois par mois, Roland organisait des soirées littéraires et artistiques en tous genres dans son grand appartement. Chaque invité venait accompagné d'une ou deux personnes de son choix afin d'élargir le cercle. Une camarade de fac qui connaissait Roland m'a proposé d'y participer. Quand je t'ai aperçu, je lui ai demandé qui tu étais. Le nom qu'elle m'a donné ne me disait rien. Tu n'étais pas aussi célèbre qu'aujourd'hui. D'ailleurs, la peinture et l'art contemporain étaient le cadet de mes soucis. Depuis des années, toute mon attention se portait sur mes études d'histoire. Bêtement, je t'avais questionné ta famille, car je travaillais là-dessus. Parle-moi de ta famille. Que faisaient ta mère, ton père, tes grands-parents ? As-tu des frères et sœurs ? Tu me dévisageais. Comme seule réponse, j'ai perçu de l'épouvante dans tes yeux. Je ne comprenais pas la nature de cette frayeur. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Il n'y a rien à en dire — j'ai insisté, te demandant d'où tu venais — de nulle part ! furent, ce jour-là, tes derniers mots. Tu es parti lentement, sans un regard, comme si tu étais fâché. Je ne voyais pas ce qui aurait pu te fâcher. Quelle idiote, j'avais tout gâché avec mes interrogations. Je voulais te revoir, car, sans me le formuler, je te désirais déjà. Je t'ai rattrapé, j'ai crié à bientôt ! Tu ne m'as pas répondu, tu ne t'es pas retourné.

Nous nous sommes retrouvés chez Roland quelques mois plus tard. Cette fois-ci, Aloïs m'accompagnait. Malgré tout son charme, a déclaré je ne sais plus qui, j'avoue avoir été sensible à certaines de ces propositions, mais l'art, devenu trop conceptuel me semble une impasse, il n'y a plus rien à regarder, ou si peu ; désincarné, il n'est plus désirable. On aurait dit du Roland Barthes ! Le problème des artistes contemporains, dit un autre, c'est leur cynisme. Ils sont cyniques vis-à-vis de l'art, de l'argent, des rapports art et argent, cyniques dans leur arrogance et dans l'insignifiance de leur art. Après des heures de discussions interminables — Les idées appartiennent à tout le monde, celles dans l'air du temps, il suffit de s'en emparer en vol au bon moment... —, et beaucoup d'alcool, quelqu'un a décrété que la chair réclamait son dû. C'est ce que nous avons fait après avoir poussé les chaises. J'ai dansé un premier rock avec Aloïs, et toi, tu me regardais immobile, le dos appuyé contre un mur. J'ai renoncé à t'inviter au morceau suivant, car je présumais que la réunion de nos corps, même pour une danse si

socialisée — tu te souviens, c'était *The End* des Doors —, oui, je supposais que le rapprochement de nos corps serait fatal. Ma biochimie y était sans doute pour beaucoup, elle a fabriqué mon désir pour toi comme tu as modifié mes hormones. Mon hypothalamus s'est activé quand tes phéromones ont envahi mon nez. Je scientifise grossièrement pour éviter bien pire. Pour le dire différemment, si selon les Grecs, la venue d'Éros apparaît toujours un danger menaçant l'identité de l'autre, j'ignorais, bravache, le péril.

Durant les douze minutes où Jim Morrison se lance dans le subconscient, l'œdipisme et le chamanisme, mon mari s'était évaporé ; il ne me tenait plus les mains tout en les serrant, s'il me regardait, je ne le voyais pas, et quand la musique s'acheva, tu avais disparu.

Après avoir franchi la porte de l'appartement de Roland du premier étage d'un immeuble haussmannien, je me retournai dans l'escalier, mue par je ne sais quoi — en fait si, je le savais très bien —, et tu étais là, immobile sur le tapis de l'entrée. Nous nous sommes observés quelques secondes. Ces quelques secondes — un cliché, je n'y suis pour rien — m'ont décidée. Aloïs s'agaçait, Allez, viens ! et moi, j'avais d'avance nos regards en mémoire, alors que je te fixais encore, tes yeux suspendus aux miens, les miens aux tiens. Cette image reste attachée à nous comme je l'étais à la rampe de bois ouvragée de l'escalier, et je me rendais déjà compte que c'était une image.

Ma huitième lettre. J'ai attendu six mois pour voir si mon délire passerait.

Il est de plus en plus question que Franz — tu te souviens, mon second mari — obtienne un poste à Bruxelles. Les premières années de mon mariage, je l'accompagnais parfois au Parlement européen de Strasbourg à pied le long de l'Ill, et, revenant par le parc de l'Orangerie, j'éprouvais une certaine fierté de vivre avec un homme, d'accord une petite main, œuvrant à la construction lente et laborieuse d'un fait historique notable. C'est une promotion impossible à refuser, je serais à la Commission, près du pouvoir. Je renonçai à lui objecter que le lieu du pouvoir était, en principe, plutôt au Parlement, même s'il n'a pas les pleines capacités législatives, et au Conseil européen, car il voulait probablement dire qu'il participerait à la gouvernance de l'Union, à l'élaboration des lois et à leurs exécutions. Il renchérit : Le salaire va avec, on aura une maison, tout le toutim. Nous parlons déjà de déménager. Maintenant que ses parents sont morts — Frànzi nous a toujours appelés papamaman ! me disaient-ils, comme s'il s'agissait d'une seule entité —, rien ne l'oblige à rester en Alsace. Si je n'ai jamais évoqué ma belle-famille auparavant, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à en tirer. Franz est fils unique tardif. Dans leur pavillon de Mutzig, papamaman, certes fiers de la carrière de leurs fils, regardaient leurs déchéances physiques et intellectuelles presque autant que la télévision et attendaient gentiment d'en finir. Le père est décédé le premier ; la mère, bonne suiveuse, quelques mois plus tard.

///

Je pense louer un appartement à Strasbourg, pour y vivre les trois jours par semaine où j'enseigne. Difficile pour moi de trouver un poste dans une autre université ; et puis j'aime cette ville.

Maintenant, je suis aguerrie en ce qui concerne les cours magistraux. Le premier s'était mal passé, je lisais trop vite, sans conviction et des problèmes de micro s'en étaient mêlés. Depuis, j'ai appris à ne plus réciter mon texte tout en le gardant sous les yeux au cas où le fil se perdrait, à gérer le temps, le débit et l'intensité de ma voix. Parfois, je me tais et regarde l'amphi afin de mesurer le degré d'écoute des étudiants. S'ils me fixent comme s'ils attendaient la suite, je continue sur ma lancée, si trop d'entre eux surfent sur internet ou envoient des textos, je débraie sur une anecdote pour attirer leur attention. En général, j'essaie de ne pas emmerder mes étudiants. Tout n'est pas passionnant en histoire et, les faits étant ce qu'ils sont, certains lassent tandis que d'autres séduisent. C'est ce que je leur déclare, et, ajoute sans vergogne, que pour comprendre la vie, y compris la sienne, il faut prendre conscience de ces types d'événements et ne pas oublier ni sous-estimer les plus fades. Ma voix que tu trouvais hésitante s'est aujourd'hui affirmée, sans doute le métier. Je n'ai pourtant pas l'impression qu'elle est assurée et résolue dans la démonstration au point de ne laisser aucune place au doute. Je ne tiens pas à asséner des vérités historiques comme si je récitais *le roman national* à des enfants de primaire. Après tout, j'enseigne à des apprentis chercheurs, du moins la poignée de ceux qui continueront après la licence et le master.

///

Mon goût des citations va encore t'exaspérer. Tu me le reprochais avec raison, puisque, même dans la vie de tous les jours, je peux en sortir quelques-unes. Tu lançais : Parle, parle de toi avec tes mots, ne te cache pas derrière ceux des autres. Tu essayais d'argumenter, je te répondais invariablement : Pourquoi mal redire ce qui a été bien dit ? Si tu dis, je t'aime, tu sais bien que d'autres l'ont déclaré avant

toi et que d'autres le prononceront après. Cependant tu le dis d'une manière particulière, à un moment particulier, pour une femme particulière. Tu n'as jamais dit *je t'aime*. J'ai fait un effort. Il a fallu la sixième lettre pour, quand même, y arriver. Pourtant, je ne citerai pas mot pour mot La Rochefoucauld, mais je paraphraserai, en l'inversant, sa maxime 351 pour te consoler rétroactivement de t'avoir quitté. Ce qui donne : On a de la facilité à rompre, quand on s'aime encore.

Tu te souviens, j'en suis sûre, des trois années passées ensemble, des moments réjouissants et d'autres plus difficiles. Un jour, sans prévenir, tu es venu accompagné d'une jeune femme. Tu as simplement dit qu'elle était triste. Puis, tu nous as présentées par nos prénoms. Elle s'appelait Dora. Je ne t'ai posé aucune question à son sujet. J'ai été aimable avec elle, elle a été aimable avec moi. Nous avons beaucoup bu ce soir-là, tu l'as ramenée chez elle, je me suis couchée et, au matin, à mes côtés, tu m'as souri dans le lit. J'ai fait l'effort de ne pas te demander à quelle l'heure tu étais rentré. Un autre jour, tu es arrivé avec une jeune sourde et muette dont je ne connais toujours ni le nom ni le prénom. Je l'ai reconnue plus tard sur une de tes toiles, une des dernières que tu as réalisées avant de renoncer à peindre toute figure humaine. Après s'être enfermée longtemps dans la salle de bain, elle en est sortie, nue, magnifique, et, enveloppée dans un drap, elle a dormi sur le canapé. Le lendemain, la belle avait disparu. Je m'interrogeais sur les sentiments que tu éprouvais pour ces femmes. Sais-tu pourquoi — moi, je l'ignore — je n'ai jamais couché avec une fille ni fait l'amour sans prononcer un mot ? Il semble difficile d'aimer sans langage ; malgré tous ses pièges et maladresses, il reste au minimum une forme d'attirance pour ses semblables. Le genre humain est une espèce parlante, verbale, parfois verbeuse. Comme l'imagine Georges Steiner dans *Après Babel*, peut-être s'est-on fourvoyé en interprétant le mythe de la tour de Babel. À l'inverse de ce que dit la Bible, la variété des langues empêchait les hommes de s'entendre pour s'unir ; quand ils

ont découvert qu'ils ne se comprenaient qu'avec le silence, sans un mot, ils ont construit la tour. Et Dieu, le Verbe, a vu le danger qui le guettait.

///

Ma lettre est restée en suspens. Parfois j'écris une phrase, un paragraphe, et laisse la copie en pause des jours, des semaines ou davantage. Je relis ce qui précède et, si je n'ai jamais couché avec une femme, c'est que je me suis sans doute toujours conformée docilement au jeu hétérosexuel au service d'une supposée reproduction. Mais j'ai déjà fait l'amour sans dire un mot. Pourquoi l'avoir oublié alors que c'était la première fois et que le tragique y était associé ? J'avais dix-sept ans. Nous étions partis une copine, son frère et moi camper et marcher quelques jours dans les Pyrénées. Nous étions tellement épuisés le premier soir, qu'à peine installés dans nos sacs de couchage, nous nous étions endormis illico. Olivier, le frère, au petit matin, me regardait résolument à l'instant où je me réveillais au son des oiseaux. Étendu entre sa sœur et moi, la tête relevée retenue par le coude, il posait un doigt sur ses lèvres. J'avais compris ce qui allait se passer et j'étais curieuse, avide, même d'y arriver. Olivier s'avéra un garçon délicat, caressant. Quand il ouvrit discrètement la fermeture du sac de couchage et ôta son slip, je me rapprochai. Avant que je pense au préservatif, il glissa la main dans une poche de son jean, déchira l'emballage avec les dents. Malgré tout ce que je savais et ignorais sur la question, je ne suis pas sûre de l'attitude que j'aurais eue s'il n'avait pas eu de capote avec lui. Les mouvements furent lents, les baisers étouffés, les soupirs interiorisés. Si j'apprécierai plus tard une certaine violence contenue, y compris verbale, sans doute la nécessité de ne pas réveiller ma copine a-t-elle contribué à la douceur muette de ce premier rapport. Nous sommes partis faire la vaisselle du petit-déjeuner au bord du ruisseau. Mon quart en fer blanc m'échappa, et, immobile, le regardant filer dans le courant, Olivier me dit alors qu'il avait aimé le faire avec moi, mais qu'il n'y aurait pas de seconde fois. Le lendemain de notre retour, il empruntait une moto à un ami et se tuait dans un virage. Je le connaissais à peine. Si nous étions muets durant l'amour, nous avons beaucoup parlé le reste du temps, de politique,

d'histoire, de musique. Il avait des idées arrêtées sur la plupart des sujets, la guerre Iran-Irak, le plan de paix américain israélo-palestinien, les grèves en Pologne, les manifestations en Estonie, la *perestroïka* et la *glasnost* en URSS, et ainsi de suite ; moi, j'étais plus prudente.

Cette courte étreinte, je ne l'ai jamais évoquée ni avec la sœur d'Olivier ni avec qui que ce soit. Je n'étais plus vierge, le sang n'avait pas coulé, ça m'avait ravie ; ce n'était que la première fois. À ses funérailles, je n'ai pu m'empêcher de le voir, le doigt sur la bouche, le regard étincelant m'invitant aux caresses, le sexe dressé. Pourquoi m'as-tu dit qu'il n'y aurait pas de seconde fois ? ai-je eu envie de lui crier au bord de la fosse.

À l'université, nous héritons d'un nouveau collègue latiniste spécialiste de la Rome antique. Gonthier Ocreux, comme son nom l'indique, n'est pas roux, mais blond. Tout le monde l'appelle Ocreux, sauf ses étudiants qui l'ont tout de suite surnommé Ovide en raison de son nez proéminent pareil à celui du poète latin. Toujours en costume trois-pièces et cravaté, il s'est vite montré affable et galant avec moi, maniéré, vieille France. Je le vois bien pratiquer le baise-main.

///

Toi, tu voulais l'absolu, sans concession, l'amour, la rage, l'esprit à esprit, le corps à corps. Tu m'avais écrit :

Te voir, te toucher, vérifier si tu es véritablement vraie, ce que tu as au fond du ventre. Moi, tout s'emmêle, tourneboule, cogne et craque. Parfois ça monte au cerveau et le broie. Parfois ça descend et me démembre. Parfois encore, ça diminue, se fait tout petit et, à l'improviste, explose en moi, là où se tapit la peur, et comme un idiot morbide, je nourris cette peur, la flatte, la dorlote, la bichonne. Depuis le temps, je devrais savoir que c'est justement ça qui va la gonfler pour m'engloutir. La peur d'agir m'oblige d'agir la peur au ventre. Mon cerveau ne gouverne plus rien. Déconnexion. Angoisse. Je deviens autre. Cet autre provoque les choses, les empêche de les réaliser

correctement. Dans ces cas-là, je ne supporte ni toi ni personne excepté quelqu'un qui ne m'a jamais vu auparavant. L'inconnu(e) m'effraie et me stimule.

Et aussi, plus tard :

Pourquoi dissimuler le fait que les mots restent faibles et volatils face à nos touchers, à nos caresses, à nos baisers ? De toute façon, je préfère ton visage et ton corps aux paroles que tu retiens, que tu désincarnes. Je demande la folie d'utiliser les mots à tort et à travers pour la simple raison qu'ils sont excitants, qu'on a besoin de les répéter pour soulager la respiration, pour ne pas être à bout de souffle, au bord du précipice. Je crains une relation établie, figée, où chacun joue son rôle avant même de le connaître. L'unique proposition que je puisse te faire, c'est d'être éclatant, somptueux, que ça brille au moindre effleurement, au moindre mot toujours exacerbé. Avoir soif d'éprouver ce que nous vivons ensemble, sans nous laisser flouer par les contingences mortelles, les rythmes de vie, les ambitions, choisir de rester sur la corde raide et mépriser le confort lénifiant où le je t'aime serait le point final, parce qu'en fait, je ne t'aime pas, j'ai juste envie de t'aimer. Ceci est une déclaration. Je demande l'état d'excitation permanente et non des promesses, des règles impossibles à tenir, car nous portons la mort en nous. Seule cette excitation nous sauvera et nous emmènera dans un autre lieu. Bon, d'accord, j'exagère.

///

Moi, je t'écrivais parfois des phrases anodines qui, en les relisant aujourd'hui, prennent une autre couleur. Par exemple, celles-ci qui datent des premiers mois de notre histoire :

Ce soir, je garde Agathe, la petite fille d'un couple ami parti faire la fête. C'est beau une loulou. Heureusement, j'ai la cote, elle évite de pleurer. Sa

mère s'inquiète de la baby-sitter, ça ne s'est pas bien passé la dernière fois. Je suis fière qu'Agathe m'accorde des sourires. Je dois avouer mon émotion, bref, je vais devenir gaga, l'exemple de la mère devrait me suffire. [...]
9 h 30 place Saint-André des Arts, à la terrasse d'un café qui vient d'ouvrir. Il fait un temps superbe. L'expresso est dégueulasse. J'attends chez le toubib pour le renouvellement de ma pilule. Ton coup de téléphone hier me donne envie d'entendre tes rires. Ta voix à la limite de l'audible. De jolies filles arrivent. J'aime bien. Comment les regarderais-tu ? Ouh lala ! Mais non, je rigole. Aujourd'hui tu me donnes de l'enthousiasme, je travaillerais bien. Des marmots marchent main dans la main. Je pense à Agathe. La naissance de cette petite fille m'a quand même émue. [...]

Dans certains cas, ce n'étaient que mots doux, ou plus rudes, glissés dans ta boîte aux lettres :

S'embrasser dans le taxi qui nous ramène de chez Roland. Continuer quand le chauffeur tousse, même s'il voit dans le rétroviseur ta main entre mes jambes.

Te draguer par surprise dans ton café favori sous le regard jaloux des piliers de bistrot.

Ne crois pas que je sois silencieuse, j'ai plutôt l'impression de suivre un rythme différent du tien. Quelque chose hors de moi que je ne connais pas encore. Peut-être est-ce toi, tout simplement.

Quelle est celle que tu imagines en moi ? Je ne peux rien changer. Je refuse de me sentir responsable de ce que tu me montres.

La bêtise de mes exigences ? J'ai une attente démesurée, dis-tu, à quoi bon sinon ? Tes mots m'ont bouleversée.

T'entendre dire que je te fais bander, et te laisser deviner que je mouille.

Il ne s'agit pas d'idéaliser, nous flottons dans l'irréalisé. Pourquoi cette impression alors que nous avons passé de longs moments ensemble ?

Notre relation repose sur la frustration, sur le rejet d'un quotidien, sur l'interdiction de définir ce qui nous arrive de peur que ça s'arrête. Ces

moments ne représentent plus que les couleurs pâlies d'une caresse interrompue par la conscientisation non synchrone de nos solitudes.

Bon, là, je l'avoue, cette dernière phrase est alambiquée au possible. Mais on ne retouche jamais des documents !

///

Quand nous avons habité ensemble, je continuerai de recevoir des lettres que tu timbrais plutôt que de me les donner ou les poser sur le coin d'une table. En voici quelques extraits — j'ai fait des coupes sombres :

[...] Je savais que tu existais quelque part, liée à moi ; mais maintenant que je t'ai trouvée, le cœur s'emballe.

Je voudrais que tu sois là sans que tu y sois. [...]

Je ne vais pas écrire beaucoup, pourtant l'envie me ronge. Je pète à cause des haricots. C'est tout. [...]

Quoi ! une béate léthargie amoureuse ? Peut-être faudrait-il renoncer aux lettres d'amour. Malheureusement, ce sont les seules possibles.

[...] J'en ai pas marre de toi. J'en ai marre de nous. En ce moment.

[...] Rassure-toi, la chose dont je suis sûr, c'est que je suis dans ta tête et dans ta peau.

[...] Ne t'en remets pas à moi, je suis imprévisible, je suis un homme abandonné, perdu, qui recherche et fuit l'amour tout à la fois. Ne compte pas sur moi, tu vas le regretter.

Je te répondais que tu étais comme tout le monde, juste un peu plus spécial encore, et que je t'aimais tel que tu étais. Les mois passaient, je continuais à refuser de voir que si tu me désirais, si tu me câlinais, cette forme d'amour que je t'exprimais ne te correspondait pas. Tu ne m'as pas demandé de te quitter ; ça, je suis persuadée que tu n'aurais jamais pu le dire. Ensuite, j'ai voulu un enfant de toi.

///

Hôtel des Colonies, rue des Croisades, Bruxelles. Ces noms ne sont pas inventés, ils existent, du moins ils existaient lorsque nous y avons passé une nuit. La facture datée du 2 mai 1998 — 2500 francs belges — est une pièce irréfutable de la réalité des faits, non ? J'irais bientôt vérifier sur place. En rentrant du restaurant, puis des bistrots où nous avons encore bu de la bière, tu as mis la clé dans la serrure de la chambre 133, tu m'as prise dans tes bras, soulevée du sol, et, poussant la porte du pied, tu m'as posée sur le lit *Queen Size*. J'ai adoré cet instant. Ensuite, tu m'as déshabillée, tu m'as caressée, je t'ai déshabillé, je t'ai caressé, puis je t'ai chevauché et englouti. J'avais une telle envie de pisser que j'ai failli faire sur toi.

Pourquoi écrire tout ça ? Je n'en sais rien. Lorsque je t'ai quitté, j'ai cessé d'être déraisonnable. Depuis, la raison fait sentir son poids normatif froid et mesuré.

J'écris pour que rien ne m'échappe. Certes, je n'oublierai pas la plupart des faits, mais je crains que leurs articulations, leurs agencements, leurs chronologies finissent par me fausser compagnie.

Tu te souviens certainement du rêve que tu m'avais raconté au début de notre relation. Il m'avait complètement ébranlée. Pourquoi me dire une telle chose quelques semaines après notre rencontre, alors que la passion semblait l'emporter sur une aventure sans lendemain ? Ton rêve, je le retranscris sans ajouter ni retrancher quoi que ce soit. Tu connais ma capacité mémorielle, mais je l'avais noté à peine entendu.

Nous sommes dans un établissement luxueux comme une sorte de salle de sports huppée. Tu parles avec une femme qui doit en être la gérante. Je ne comprends pas ce que vous vous dites sauf les derniers mots qu'elle lance tandis que tu avances vers moi : Pourquoi choisir ? Tu me prends par la main et m'entraînes dans de longs couloirs de verre. Tu t'arrêtes à la porte en verre d'une pièce dont les parois sont en verre également. Tout est transparent, du sol au plafond, et la transparence en laisse voir d'autres à l'infini. Vient une grande métisse nue souriante qui nous invite à entrer, puis à nous déshabiller. Je le fais sans hâte, hésitant sur les chaussettes. Finalement, je les enlève. Le sol est chaud bien qu'il soit en verre. Tout est chaud dans la froideur de la matière. Tu es nue. À

côté de la métisse, tu parais minuscule. Nos trois corps se retrouvent imbriqués les uns dans les autres, sans que je sache comment nous en sommes arrivés là. Dans un silence absolu, la métisse me caresse. Je caresse moi aussi son corps différent du tien. Tu sembles être en dessous d'elle. J'aperçois tes seins plus petits que les siens. Tu te trouves à la fois sous moi et sous la métisse. Je bande et commence à pénétrer. Mais l'enchevêtrement de nos cuisses me fait douter qui, en réalité, je pénètre. Des bras m'enlacent ; des mains, des seins, des ventres me pressent, des bouches m'embrassent. Après un instant d'hésitation, je regarde vos deux visages, impassibles, mais souriants, et je poursuis les va-et-vient, acceptant de ne pas savoir, jouissant de ne pas savoir.

As-tu inventé ce rêve ? Et pour quelle raison ? Le plaisir de raconter des histoires ? Tu n'as jamais fait preuve de ce talent, en tout cas pas avec moi ! Tu étais plutôt avare de paroles, de récits. C'est vrai que dans certains cas tu te lâchais, comme avec ce rêve étrange — et pénétrant. Parfois, je me suis demandé si tu ne me mentais pas ; plus tard, si tu ne m'avais pas toujours menti, ou du moins si tu ne dissimulais pas des pans entiers de ta vie. Cette impression ne m'a jamais quittée. Le mystère qui entoure ta naissance y est peut-être pour quelque chose.

///

Parmi les traces de mon amour pour toi, il a ce texte idiot jamais envoyé. Sans doute ai-je voulu répondre à ton soi-disant rêve érotique. Je le porte au dossier pour exprimer ce qui m'a conduit à le censurer, car tu n'aurais pas aimé recevoir une telle parodie.

Nous avons toutes les raisons de ne pas attirer l'attention. Nous attendons la nuit. Choix plus sentimental qu'efficace : les cris traversent la nuit profondément. La radio est allumée. Tu as eu cette idée, je crois. Nous attendons encore, allongés l'un contre l'autre sans nous regarder, sans dire un mot. Vient la nuit. Je me déshabille lentement. Tu restes vêtu. Je refoule

l'envie de pleurer qui me suffoque depuis des heures. Puis celle de vomir, plus lointaine, comme une présence oubliée. Les liens sont noirs et doux, des rubans de soie ; je ne pourrais ni les détendre ni les rompre. Tu m'attaches d'abord les poignets, deux bracelets somptueux, puis tu fixes le bout du ruban très haut contre le mur. Les chevilles nouées, la bouche bâillonnée, tu refuse de me bander les yeux. Je ne désire plus partir. Tu me parles longtemps sans me toucher. Soudain, tu saisis ma chatte et enfonces ton doigt profondément, comme si tu voulais arracher quelque chose, le cri que je ne peux pas pousser. Tu me gifles pour la première fois. Tu continues de me gifler alors que tu entres en moi.

En réalité, jamais tu ne m'as giflée. Une fois, je t'ai demandé de me frapper, pas trop fort, pour voir. Ta réponse fut de m'embrasser tout en me prenant les fesses plus brusquement que d'habitude. Plus fort, vas-y, n'ai pas peur ! mais rien n'y a fait. Plus tard, j'ai compris que, pour toi, simuler la violence ne saurait être un jeu.

Pourquoi aimes-tu tant mon cul ? Je t'avais posé cette question un jour où tu le cajolais une fois de plus sans pour autant négliger le reste. Tu m'avais donné ta version : J'ignore d'où je viens, mais je pense que mes ancêtres lointains m'ont laissé en héritage leur attrait pour le postérieur de la guenon. Et tu te lanças dans une interprétation dont l'essentiel me revient : Quand le singe, puis l'animal humain se mirent debout, le sexe de la femelle fut dissimulé entre ses jambes, alors qu'il était auparavant exhibé, glabre, turgescence pendant la période de fertilité, et surtout bien visible de l'arrière aux yeux du mâle. Les signes d'attraction sexuelle jusqu'alors exclusivement réservés au postérieur se répandaient sur toute la surface du corps de la femelle devenue femme, tout entier permanent objet de désir. Quant à l'homme, le mâle, une fois sur ses deux pieds lui aussi, il arbore un sexe fragile, m'as-tu-vu et stupidement conquérant. À moins, avais-tu ajouté après avoir exposé cette théorie plus ou moins convaincante, à moins que je sois un homo refoulé fasciné par ton beau cul androgyne !

Après ces explications, il m'arrivait de te provoquer à quatre pattes, les fesses à l'air. Bon, j'étais moins turgescence qu'une guenon. Mon anus, que tu gratifiais parfois de caresses profondes, imposait sa présence, mon pubis poilu dissimulait en partie mon sexe, et je n'avais rien d'accroché par devant à part mes petits seins au loin. Mais tout ça t'excitait pas mal, ma Crapule, ma Fripouille, ma Canaille. Si tu aimais baiser par l'arrière, debout ou couché, tu ne négligeais pas pour autant la

position officielle, celle dite du missionnaire, la plus honorable pour les humains, paraît-il, car les amants sont face à face, soi-disant la plus naturelle et la plus propice à la procréation. Fatalement, son nom me rappelle mon oncle, mon géniteur copulant avec ma mère, et quand je parviens à m'échapper de cette image, je le vois en Afrique continuer cette pratique si banale avec des Togolaises. Pourtant, j'ai toujours pensé que cette position soumettait la femme au poids physique et psychique de l'homme, qu'elle n'était pas la plus favorable au plaisir féminin, et qu'elle manquait de créativité.

Quelques mois après notre rencontre, je ne me décidais pas à abandonner Aloïs, mon mari. Il me fallait du temps. Tu semblais pressé d'avoir l'exclusivité. Je t'avais expédié ceci :

13 heures, près de la fac, dans le jardin plein d'enfants. J'attends un cours. Hier, tu m'as quittée tout triste. Qui es-tu toi pour me manquer ? Je parle avec des gamines excitées, c'est rigolo. Dans les quartiers chics, on trouve des enfants chics aux parents chics ; ma maman est artiste..., demain, je vais à Beaubourg au vernissage... Les petites filles sont parties. Un ramasseur de feuilles mortes reconstitue les tas défaits par les gamines. Je n'ai pas d'idées de toi quand tu n'es pas là, à peine une image. En ton absence, je ne t'imagines jamais face à moi. J'entends des phrases, des hésitations, une voix qui vacille ; je vois tes mains, tes doigts, ta moue ; je me rappelle les regards dont je n'ai pas compris l'incidence, des souvenirs tactiles d'une caresse ; je te revois marcher dans la rue devant moi, et d'infimes autres choses t'appartenant surgissent de mon esprit. T'enverrai-je ces phrases, des mots encore ? Pourquoi ? Pour que tu ne croies pas que le contact est interrompu. Je veux un temps blanc, en aucun cas une rature.

///

Alors comme ça, je ne suis pas doué pour aimer ? Tu avais prononcé cette phrase plusieurs fois de suite. Je t'avais répliqué que tu ne savais pas m'aimer, moi. C'était idiot de ma part, je le reconnais. Tu aurais dû me renvoyer la balle et me demander comment j'avais pu t'aimer. Question bête : qu'est-ce qu'aimer ? *A minima* : aime celui qui veut du bien. En souhaitant le bien, il arrive que la douleur s'invite. Je n'ai pas affirmé que tu ne savais pas aimer en général, mais que tu ne savais m'aimer, moi. Ça ouvre des perspectives pour les autres. Tu avais rétorqué : Qui définira l'amour, sinon les amoureux eux-mêmes ? Pareil pour l'art, qui en donnera une définition juste et valable pour tous, pour toutes les époques ? Bien sûr, les dictionnaires existent, mais comment s'en contenter ? Ils délivrent une espèce de consensus mou, sans doute indispensable pour communiquer, mais réducteur vis-à-vis de concepts ou de percepts tels que l'amour, l'art. Chacun laisse entendre qu'il en a compris le sens, mais chacun fait à sa guise, se débrouille comme il peut. Avec la mort, avais-tu conclu, ça semble plus simple.

///

Parfois je t'envoyais une note de la fac. Voici un extrait dont, je suis certaine, tu dois te souvenir :

[...] Et si nous jouions à l'innocence dans une époque perdue ! Selon Umberto Eco, il est désormais impossible de dire « Je t'aime désespérément », parce que Barbara Cartland a déjà écrit ces mots. La solution serait de citer l'auteure anglaise des 723 romans d'amour, tout en le déclarant quand même. Mais peut-être que jouer l'innocence serait une attitude avant-gardiste. Je t'aime désespérément, alors même que je sais, et que je crois que tu sais que c'est impossible. Ou du moins, ce serait kitch. Nous pourrions comprendre le jeu et prendre les choses désespérément à la légère. Hein, Frippouille, toi qui dis si peu je t'aime, tu en penses quoi ?

///

Bon, ce n'est pas bien grave. Par erreur, j'ai donné mon début de lettre, ce qui précède, à un étudiant ; elle s'est glissée dans sa copie. Madame, m'annonce-t-elle hier tout penaud, je dois vous rendre quelque chose. Et il me tend ma lettre, celle-ci, la 13. J'éclate de rire dès que je la reconnais. Je n'étais pas mécontente de cette fausse manœuvre. Que Gabriel, un garçon réservé de première année de licence, ait lu ce que j'ai écrit m'a remplie de joie ; je l'aurais bien embrassé ! À la place, je lui souris, redevable comme on doit l'être à un premier lecteur.

Aujourd'hui, après t'avoir expliqué mon étourderie, je reprends ma lettre.

Gonthier Ocreux me poursuit de ses charmes imbéciles. Passe encore d'être galant, quoique ça puisse cacher de bas instincts, mais il devient lourdingue, collant, toujours à la limite de la bienséance. Dans son regard et ses gestes esquissés, je ne vois qu'une drague banale et affligeante. Je l'ai affublé d'un sobriquet, la Gonflette, car grand et mince, il s'est vanté de faire de la musculature, et surtout, il commence à m'emmerder grave. Pour avoir la paix, je lui lâche que, contrairement à lui, je suis mariée, et que mon époux est jaloux. Tu n'as pas d'alliance ! et puis qu'est-ce que ça change ! Nous étions près du distributeur de café, je lui aurais bien balancé le mien sur son grand nez, mais je réponds seulement c'est peut-être vrai, mais pas avec toi. Le salaud ! Quelques jours plus tard, j'apprends qu'Ocreux est marié, et que la plupart de mes collègues ont adopté mon sobriquet d'Ocreux la Gonflette. Ma vie sociale est passionnante, tu ne trouves pas ?

Tu n'as jamais été très clair sur ton passé, sans doute est-il insaisissable. J'ai une date, un lieu de naissance, un nom de famille, même si, en ce qui te concerne, cette expression est absurde. Rien, aucun document ne permet d'avancer un début d'hypothèse. Peu avant de quitter Paris, j'ai effectué quelques recherches aux archives sous prétexte d'une étude sur les enfants trouvés ; ils ne sont plus légion depuis qu'on peut accoucher sous X.

Tu te souviens, je t'avais fait un topo sur les tours d'abandons, sorte de boîtes à bébé où l'on pouvait, de la rue, laisser de manière anonyme les nouveau-nés dans un hôpital ou une institution comme celle par exemple, à Paris, de l'Hôpital des Enfants-Trouvés de saint Vincent de Paul. Avant d'exposer mes récentes connaissances, je t'avais demandé si tu savais tout ça et tu m'avais dit : Oui, non, je t'écoute. Je crois maintenant qu'à ce propos, se taire te convenait mieux. Je récidive. Des *Babyklappe*, des trappes à bébé, proches sur le principe des tours d'abandon, ont été installées en Allemagne au début des années 2000 suite aux décès de nouveau-nés morts de froid dans la rue.

Je n'ai jamais su exactement le jour où tu as été abandonné. En juin 1959, à Paris, tu es absent des registres. Le seul enfant trouvé l'a été le 29 juin et il s'appelle Charles Lilas. Drôle de nom, mais une explication semble possible. Porte des Lilas, près d'une sortie de métro, existe une courte rue Charles Cros

coincée entre le boulevard Mortier, un des boulevards des Maréchaux, et le périphérique. Bon, ça vaut ce que ça vaut. Tu n'as rien d'un Charles Lilas, non ? Il doit y avoir une erreur quelque part.

Je me souviens pourtant de t'avoir entendu parler de Charles Cros. Un jour, traversant le cimetière du Montparnasse, pour gagner du temps, j'avais voulu couper entre les tombes et nous étions passés par hasard devant celle de Man Ray et de sa femme Juliet. Au-dessus du nom de l'artiste était gravé : *Unconcerned, but not indifferent*. Je t'avais regardé ; tu souriais, déjà détaché, mais pas indifférent. Par contre, *together again*, qu'est-ce que c'est tarte ! Tu avais presque crié ces mots inscrits sur la plaque dédiée à Juliet, accolée à celle de son mari en dessous d'une photo céramique ovale — elle avenante, lui ténébreux — comme celle qu'aurait placée sur leur caveau un couple d'épiciers ou d'employés de bureau d'après-guerre.

Tu m'avais pris le bras pour m'éloigner de cette tombe et tu avais parlé de Charles Cros, enterré de l'autre côté du cimetière. Un poète et un inventeur, tu te rends compte, poète et inventeur ! Tu avais cité deux ou trois vers appris à l'école dont les derniers mots étaient répétés trois fois, puis tu t'étais demandé ce qu'un lieu autant rempli de restes d'artistes fameux, de célébrités de toutes sortes pouvait produire. Je n'ai pas su quoi te dire, alors tu as répliqué : Tu vois bien ! Heureusement, il y a des arbres !

Bientôt les vacances. Nous partons pour Bruxelles dans deux mois. Je cherche un logement, ici, à Strasbourg. J'en visite un demain matin.

///

J'ai loué un appartement de 86 m² à la Krutenau, au fond d'une cour, dans une rue au joli nom, rue des Poules ; on peut supposer qu'il s'agit de volaille. Si tu ne connais pas Strasbourg, il te suffira de chercher sur Internet pour te repérer, c'est au 32, face à l'ancienne manufacture des tabacs. L'appartement a deux chambres, dont une, éclairée au sud, me servira de bureau avec un lit divan, un séjour salle à manger et ainsi de suite ; bref, un logement au calme, près de l'université, du centre, dans un quartier sympa. Je suis mariée depuis cinq ans, et, parfois, je sens déjà pointer la fin. Franz n'a fait aucune allusion à ce que je pourrais bien faire toute seule dans cet appartement. Il est venu le visiter une fois loué, pas avant. L'été approche avec ses vacances qui m'insupportent de plus en plus. Franz veut encore partir deux semaines au bout du monde ! Que va produire ce double aménagement, à Bruxelles et à Strasbourg ?

Qui a deux maisons perd sa raison. Tu dois te souvenir de ce proverbe qu'Éric Rohmer a inventé pour *Les nuits de la pleine lune*. Nous en avons imaginé d'autres : Qui a deux amours perd toujours...

J'ai le sentiment d'être plusieurs.

///

En rangeant pour préparer les déménagements, je suis tombée sur le pantalon jaune que tu avais acheté à Berlin lors de l'une de tes premières expositions. Devenu trop petit pour toi, c'était du 38, je te l'avais piqué. Aujourd'hui, il me faut du 40 pour être à l'aise.

Encore gamine, je consultais les dictionnaires pour tenter d'obtenir des réponses devant le refus de mes parents de me donner des explications claires aux mots trouvés dans mes lectures, celles qui s'aventuraient au-delà de la *Bibliothèque rose* ou *verte*, ceux prononcés par mes camarades d'école qui semblaient n'en savoir pas plus que moi, ou lancés en douce à mon oreille par des garçons crâneurs. Tu es trop jeune, on verra plus tard, disaient mes parents. Dans le dictionnaire, si je regardais le mot *âme* — son utilisation par les prêtres et les professeurs me paraissait vague et floue ! —, ou les mots *transcendance*, *quintessence*, *contingence*, je recherchais aussi *bander*, *jouir*, *coït*, *fellation*, *cunnilingus*, et ainsi de suite. Dans certains cas, j'avais connu la chose avant le mot. La première fois que je me suis masturbée, le nom avait été lu avant et après dans le dictionnaire. Je commençais à mesurer la relation des mots aux choses ainsi que la perte d'une supposée individualité pour une communauté linguistique plus ou moins partagée. Je me masturbais, comme les autres sans doute, et s'il existait des mots pour le dire, il ne fallait pas les prononcer.

À force d'insister, je suis arrivée à rentrer dans ton pantalon. Face au miroir, comprimée dans le jaune, j'ai imaginé une caresse sur mes fesses. Tu aimais les prendre dans tes mains et en explorer la rotondité tout en m'embrassant avec ferveur sur la bouche, ce qui souvent signait ton désir d'aller plus loin. J'ai ouvert le jean à ta place et glissé tes doigts.

///

La nuit dernière, un rêve m'est apparu. Je suis à Paris. Je décide d'aller chez toi. J'entre dans ton immeuble. Dans la cour, je lève la tête pour voir si tu es là. Une fenêtre est ouverte, signe de ta présence, car tu en laisses souvent une entrebâillée pour aérer. Je me dis qu'il doit y avoir quelqu'un, une femme, parce qu'en fait tu ne devrais pas être à Paris, tu as une exposition à Berlin. Puis je m'aperçois que ce n'est ni ton immeuble ni ta cour. Je sors et cherche la bonne entrée que je ne trouve pas. Je marche dans une rue d'un quartier périphérique, près d'une autoroute bruyante, absolument pas celle où tu habites. D'ailleurs, c'est une autre ville. Je me rends à la gare pour retourner à Paris. Quand je me retrouve dans le train, je constate que je me suis trompée de direction.

Arrête de manger du pain, tu n'auras plus faim après, me dit Franz, hier. Il avait voulu absolument m'emmener dans un restaurant plutôt chic du quartier européen, sans doute pour me montrer son cadre professionnel prestigieux du Berlaymont, siège de la Commission européenne. Si nous sommes maintenant installés à Bruxelles, je t'écis depuis l'appartement de Strasbourg. J'ai donc deux bureaux pour travailler. Cependant mes lettres sont ici, toujours sous les copies de mes étudiants, maintenues par le galet rond, lisse et noir de Wissant. Parfois, l'envie de t'écrire me prend à Bruxelles, mais je résiste. Si c'est impossible, je prends note sur l'ordinateur ou sur mon téléphone et retranscris une fois revenue ici. Mais j'évite. Déjà, ce n'est que folie que de continuer cette correspondance à sens unique ! Notre maison — si je dis *notre maison*, comment taire le fait et le sentiment qu'elle n'appartient qu'à Franz ? — se trouve à Uccle, un quartier résidentiel près du bois de la Cambre, alors qu'à Strasbourg, j'ai choisi d'habiter la Krutenau, un endroit moins guindé. La maison de Bruxelles est située dans une rue pavée bordée d'arbres où les pneus des voitures confortables qui passent lentement produisent des sons graves et sourds sur la chaussée.

Arrête de manger du pain, tu n'auras plus faim après, voilà exactement les propos de ma mère, alors que, tout juste installée à table, je me jetais sur les tartines. J'avais à l'époque dix ou douze ans et ne comprenais pas cette logique ; si je mangeais, c'était pour ne plus avoir faim. Comme je te l'ai déjà écrit dans

ma première lettre, ma mère est décédée quelques mois après notre séparation. Quand je suis entrée dans sa chambre, elle était allongée sur son lit, les mains jointes, une croix sur la poitrine, pareille au cadavre des vieilles photographies mortuaires. Ma famille effective n'est pas débordante d'affection au point de se précipiter dans les bras en sanglotant. Jean, mon grand frère me dit qu'il faut qu'on discute. C'est sa façon à lui d'annoncer qu'il va parler pognon. À part ça, il n'a rien à exprimer. Mes autres frères se taisaient ; un vague baiser sur la joue en arrivant, un second en partant. Certaines belles-sœurs se montrèrent plus chaleureuses, neveux et nièces semblaient curieux de ce qui se passait. Je n'ai pas su pleurer la mort de ma mère.

///

Parfois, il me faut l'avouer — je devrais le taire ? —, je t'envie d'être sans origine connue, sans famille. La mienne m'a toujours étouffée. Son hypocrisie, sa religiosité fausse, ses principes moraux dont elle dérogeait à la moindre occasion, sa rigidité et son étroitesse d'esprit m'ont vite insupportée. Seule ma mère paraît avoir résisté, du moins pour elle-même, car concernant notre éducation, elle s'alignait sur les décisions de mon père. Maintenant qu'elle est morte après m'avoir dévoilé son secret, je la regarde d'une autre manière, avec plus de bienveillance parce que je me projette dans la brève histoire d'amour qu'elle a vécue avec son beau-frère, le curé, mon géniteur, mon oncle.

À l'enterrement de ma mère, je me suis souvenue de celui de mon père, plus exactement je me suis rappelé d'avoir rencontré l'un des croque-morts portant son cercueil dans une boîte de nuit. Retrouver cet homme qui affichait une triste figure quelques semaines auparavant, puis le voir danser m'affligea. L'homme serrait banalement une fille. Il semblait s'ennuyer. Peut-être songeait-il à son cadavre ? La musique était assourdissante, du hard rock genre grunge. Le croque-mort, mot presque plus utilisé comme tous ceux qui tournent autour de la mort, avait l'air fatigué, usé. Sa cravate sombre, lâche, tachée par des aliments, ses pantalons trop vastes tombant sur des chaussures immenses lui donnaient une dégaine minable. Il

regardait à peine la fille, une blonde, brune ou rousse, je n'en sais plus rien, et dansait de façon ridicule, comme si la seule manière qu'il connaissait consistait à tenir la taille de sa partenaire et à se trémousser de gauche à droite, d'avant en arrière, et de recommencer. En observant ses mains, j'aperçus des ongles longs et sales. Comme il paraissait plus élégant le jour des obsèques ! Il avait fière allure dans son costume anthracite, peiné, mais pas trop, et affichait une sincérité et une compassion vraies, alors qu'il portait avec trois collègues le cercueil de mon père. Qu'il était beau ! Voilà ce que je ruminais dans cette discothèque, abasourdie par une musique hard rock genre grunge, tandis qu'est laid à présent cet individu collé au corps de cette fille si falote qu'elle ne m'a marqué ni les yeux ni l'esprit. J'aurais aimé avoir pris une photo de cet homme en danseur pour la montrer à cet homme en croque-mort et lui demander ce qu'il en pensait.

///

Mon père était peu présent, distant comme un étranger dans sa propre maison. Il s'absentait souvent deux trois jours de suite, parfois une semaine. Je n'ai jamais bien compris les relations qu'il entretenait avec ma mère, très effacée devant lui. La plupart des conversations de mon père et de mes frères ne me concernaient pas et l'inverse était vrai. Les sujets que je souhaitais aborder n'intéressaient personne et, lorsque néanmoins je me lançais, ils me regardaient tous avec étonnement, puis indifférence. J'éprouvais le sentiment d'habiter un monde à part, et ils reprenaient les discussions interminables sur leurs affaires triviales. J'étais sidérée que dans une même famille, puissent vivre des personnes aussi différentes les unes des autres. J'étais la seule à jouer et à écouter de la musique ; tous s'en étaient vite agacés, et j'avais fini par me réfugier dans ma chambre. Le piano, acheté par mes parents alors que j'avais dix ans et suivais des cours, avait été relégué dans une pièce éloignée, pour qu'ils l'entendent le moins possible. J'ai toujours aimé lire, bien que les livres étaient rares à la maison. Pour mon père et mes frères, lire consistait à feuilleter des hebdomadaires conservateurs, ou des revues financières ; ma mère se contentait de magazines féminins qui m'ont, dès que je les ai ouverts, horripilée. Ma chambre était mon univers. Un univers de plus en plus exigu dont

je souhaitais m'échapper. Aussi, rétrospectivement, je pense aujourd'hui que l'inconscient et l'inconscience réunis, ajoutés à l'empressement de quitter mes parents, m'aidèrent à tomber amoureuse de mon premier mari.

///

Après la mort de ma mère, je me suis concentrée sur ma thèse. Je ne t'ai pas donné son titre : *Déclins, renouveaux et mutations de l'institution familiale en Europe, du XIX au XX^e siècle*. Paraît-il qu'on ne choisit pas son sujet de recherche, c'est lui qui nous choisit. Bon, il y a eu aussi la procédure de divorce. En sortant du palais de justice, je me suis juré — en vain, tu l'as compris — de ne plus jamais épouser quiconque. Garder mon nom de jeune fille, même une fois remariée, et, comme je te l'ai raconté, utiliser mon deuxième prénom a été plus facile.

Un peintre, sans doute l'un des derniers grands peintres d'aujourd'hui, décide d'arrêter de peindre, titrait un hebdomadaire. J'ai lu des articles qui extrapolaient allègrement sur ta raison ou ta déraison de cesser de peindre. Certains me paraissaient avoir vu juste : tu as envoyé un signe désespéré de protestation, parce qu'il n'y a plus d'égards ni d'amour pour la peinture, parce qu'il n'y a plus de regards non plus. D'autres jugeaient ton attitude incompréhensible, arrogante, insupportable, proche, finalement, de ce que tu as toujours été, affirmaient-ils, un personnage qui méprisait le marché, les institutions du monde de l'art et le public.

Toi seul sais pourquoi tu ne veux plus peindre. Et encore, tu peux très bien avoir arrêté de peindre pour la galerie et continuer pour toi, rien pour toi, te cacher, dissimuler tes toiles dans un endroit secret, en attente d'une époque plus favorable si un jour elle advient ou renoncer à exposer de ton vivant.

En fait, tu n'as rien déclaré du tout. Ce que l'on sait vient d'Éric Trachad, ton galeriste, à qui tu aurais dit : C'est fini. Et Trachad n'est guère plus bavard ; il paraît inconsolable de perdre un artiste si précieux, source incomparable de revenus. Tout laisse à penser que tes œuvres vont, maintenant qu'elles se feront plus rares, atteindre des prix records !

///

Une fois, je m'en souviens très bien, tu m'as expliqué avoir confiance à la peinture et en même temps douter qu'elle puisse aller au-delà de ce dont elle est capable. Les chefs-d'œuvre du passé, avais-tu ajouté, continuent d'une façon ou d'une autre à vivre dans le présent. C'était bien la première fois que tu prononçais le mot *chef-d'œuvre*. Sans aller jusqu'à qualifier notre relation ainsi (ne l'ai-je pas gâché par ma bêtise ?), je suis d'accord avec toi.

Après avoir joint Roland pour l'entendre parler de ton renoncement à la peinture, je me suis rappelé ce qu'il m'avait dit un jour de ta position sur l'art. Ça aussi, je l'avais noté : Faire de l'art pour signifier qu'il n'est plus possible d'en faire, peindre pour affirmer qu'il est absurde de peindre, tous ces sermons aporétiques l'agaçaient. Il se foutait éperdument de la mort de l'art, de sa résurrection ou du moins de sa renaissance éventuelle. Alors, il se taisait, ne se mêlait pas aux discoureurs. Tu vois comment mon attitude pouvait être inconfortable ! Mais j'aimais bien, ça m'excitait, ça me stimulait ! Je m'étais retenue de demander à Roland son avis, ou le tien, sur la mort de l'amour.

En cessant de peindre, on ne peut pas dire que tu as disparu, car déjà tu détestais la visibilité, la comédie de la notoriété. Tu as juste coupé tout contact avec les médias, refusé les interviews, les photographies. Puis, les nouvelles sont devenues plus rares encore. Ensuite, c'est comme si tu t'étais évaporé. Je ne suis pas la seule, Elsa et Roland n'ont pas davantage d'informations. Roland pense que tu es parti en voyage. Je n'y crois pas.

///

Te souviens-tu de notre premier séjour en Italie ? Je voulais visiter la Toscane avec toi. Disons que dans mon imaginaire, quand même documenté, aller en Toscane avec un peintre comme amoureux était indispensable. Bien sûr, tu n'as dit ni oui ni non. J'ai tout organisé, acheté les billets de train, réservé les chambres

d'hôtel, loué une voiture qui nous attendrait à la gare de Florence. Nous sommes partis une semaine, tu refusais davantage, tu aurais dû interrompre ton travail au-delà du raisonnable. Durant ce séjour, j'ai pu mesurer tes connaissances distillées au compte-gouttes. J'avais les miennes ; elles n'étaient pas tout à fait les mêmes, car tu ne t'encombrais jamais de la rigueur ou de la pseudo-rigueur des sciences humaines.

À Berlin et Rome, après bien des difficultés, tu as accepté que je vienne aux vernissages à la condition de me faire discrète, observatrice, afin de constater par moi-même la supercherie de ces mondanités. À Rome, tu t'es enfui du repas et tu m'as rejointe dans une trattoria de Trastevere. Nous avons pris quelques jours avant et après le vernissage à Berlin, et, alors que, fascinée, je visitais la ville pour la première fois, tu m'as fait découvrir des endroits chargés d'histoire et d'autres dont il n'a rien à en dire sinon qu'ils sont là. Berlin était un immense chantier de démolitions, réfections, constructions. L'énorme nouvelle gare centrale juste ébauchée avait nécessité le détournement provisoire de la Spree. Quand nous étions sortis de la station de métro à Potsdamer Platz, la place n'était plus qu'une fosse géante entourée de grues et d'immeubles en cours d'édification. Certes, nous avons vu beaucoup de musées, mais ce dont je me souviens le mieux reste les longs trajets en S-Bahn, les petits restaurants turcs de Kreuzberg, les promenades à Tiergarten, Grunewald et Wannsee, ainsi que, soi-disant pour mon plaisir, car toi tu n'aimes pas trop ces lieux, le cimetière de Weissensee, le plus grand cimetière juif d'Europe. Tu avais ajouté que c'était l'Europe le plus grand cimetière des Juifs. Je te revois portant la kippa empruntée à l'accueil et gardée sur la tête sans l'esquisse d'un sourire au cours de l'heure qu'a duré notre visite.

///

Après avoir peint des humains, la plupart du temps nus en atelier, puis, toujours nus, dans la nature comme pour en souligner la fragile, mais évidente, animalité — Laissez-les en forêt quarante-huit heures, ils ne s'en sortiront pas ! —, tu t'en es détaché complètement. Je sais maintenant que tu as pris cette

décision peu après notre séparation, Roland me l'a dit. Depuis dix ans, tu ne peins que des paysages ou des vues de nature. Contrairement à beaucoup d'artistes, tu t'obstines à travailler sur le terrain, face aux éléments. Tu voyageais beaucoup, en France et en Europe, ce qui, là aussi, me semblait nouveau chez toi. Voilà que tu t'arrêtes de peindre alors que la peinture était, si je t'ai bien compris, toute ta vie. Je n'y crois pas.

Ça ne sert à rien de me demander pourquoi j'écris. Est-ce pour moi, pour moi seule ? Je ne crois pas. Quand j'ai commencé la première lettre, je pensais réellement te l'envoyer. L'avoir perdue m'a sans doute perturbée. Dès l'instant où je l'ai réécrite, un statut différent se joua. À la deuxième, le doute s'est installé ainsi que le report de l'expédition. J'ai continué cependant, au-delà de toute raison.

///

J'ai une peinture de toi, une seule, une huile sur toile de 195 x 130 cm, un autoportrait. Cela ne va pas de soi, on distingue mal le visage et il est peu ressemblant ; cependant, je sais reconnaître tes autres attributs. Quelques mois avant notre séparation, j'avais tenu à t'acheter cette toile alors que tu voulais me l'offrir. Tu affirmais l'avoir réalisée à mon intention, qu'en la peignant, tu tendais vers quelque chose dont tu ne connaissais pas l'origine. Et tu as ajouté : Excuse-moi, tu n'es pas une chose, mais cette chose, il s'avère que c'est toi ; cette toile te revient. Au dos, à côté de tes initiales, est inscrite la date, 1995, un an avant notre rencontre. Tu ne l'as pas peinte pour moi, sauf à reconsidérer le cours des événements. Après tout, pourquoi pas !

Dans une petite clairière moussue d'un bois ou d'une forêt, sous la pénombre d'un clair-obscur, un homme de profil, arrêté dans un élan incertain, semble fixer le regardeur, car si le visage reste difficilement identifiable, on a le sentiment que cet homme nous observe comme un animal surpris par un autre animal ou par un chasseur. L'homme est nu, ithyphallique. Même s'il paraît précieux, j'aime ce mot, sans pour autant dédaigner des termes plus triviaux. D'ailleurs, j'ai appelé cette peinture *L'autoportrait bandant*. Contre toute attente, la clairière est plus sombre que les arbres qui l'entourent. Les nuances de vert, pâle à profond, dominant l'ensemble. L'homme se tient au tiers gauche de la composition et le mouvement du corps se dirige vers la droite en y laissant un vide dans la clairière. La chair de l'homme-toi est obscure, dans une sorte de contre-jour, où seules deux taches rouges tranchent, l'une pourpre sur le gland du sexe, l'autre sang sur le flanc de la poitrine, susceptible d'évoquer une blessure.

Résumée ainsi, cette peinture ne signifie pas grand-chose. D'ailleurs, une peinture ne veut rien dire du tout, disais-tu. Je me prends à articuler cette phrase à voix basse à ta manière : Mais bordel, une peinture ne veut rien dire du tout ! Après un purgatoire de quelques mois suivant notre séparation, j'ai mis la toile dans ma chambre, mais très vite je m'aperçus qu'elle m'embarrassait, même quand j'étais seule. Emballée de film à bulles et de papier kraft, elle est retournée au purgatoire. Quand j'ai emménagé avec Franz à Strasbourg, il a souhaité la voir. Il n'a fait aucun commentaire excepté qu'elle devait valoir la peau du cul, et elle est restée remise au grenier de notre appartement. Je l'ai déballée et installée dans mon bureau lorsque nous avons déménagé à Bruxelles.

L'autoportrait bandant n'est pas sous mes yeux en permanence. Rares sont les personnes qui entrent dans cette pièce. Je savoure la situation quand ça arrive. Toutes sont atteintes plusieurs minutes d'un saisissement muet dont je me garde d'en modifier l'état par une intervention. Les hommes sont davantage troublés que les femmes. Elsa aime regarder le tableau les rares fois où elle vient à Bruxelles. Avec la conviction de celle qui doute, je pense toujours qu'il n'y a rien d'érotique dans cette toile. J'ai exclu une interprétation symbolique de la fertilité. Toi et la

fécondité n'allez pas ensemble. Ce n'est ni un hermès ni l'évocation d'un quelconque petit Priape.

Je suis dans mon bureau de Bruxelles, ta peinture derrière mon dos. Si je déroge à ma décision de ne pas t'écrire d'ici, c'est que cette lettre a besoin de la présence de *L'autoportrait bandant*. La réminiscence de la toile s'estompe lentement et laisse la place à l'image de la *Scène du Puits* de Lascaux que je n'ai vue qu'en photographie, mais j'aurais pu visiter la réplique, et aux commentaires et spéculations dont les plus humbles auteurs admettent ne rien savoir, ou presque. On reconnaît le tracé d'une silhouette humaine ithyphallique — à moins que ce soit un étui pénien — à tête d'oiseau, bras écartés face à un bison blessé qui semble le charger malgré ses entrailles ouvertes. À côté de l'homme, dont on se demande s'il est debout ou couché, en vie ou mort, sur un piquet planté au sol est posé un oiseau. J'imagine que cet homme est vivant, il rêve ; et, dans son sommeil paradoxal, il bande. Deux sagaies sont à ses pieds. Autour de lui se trouve un rhinocéros et, je le sais, il suffit de tourner la tête, sur la paroi opposée, un cheval.

L'autoportrait bandant est une présence. Je pense l'emmener un jour à Strasbourg, nous y serions plus à l'aise. Évidemment, tu es absent de cette toile, tu n'as pas d'existence propre, excepté celle que la peinture impose. Une peinture ne veut rien dire du tout ?

J'ai l'impression que nous avons répété notre séparation. Une année s'était écoulée depuis notre rencontre, j'avais quitté Aloïs, nous vivions ensemble depuis trois mois. Je croyais que la situation te convenait, et, par une belle journée d'automne, tu m'as juste dit que c'était fini. Je devais m'en aller. Je n'ai rien compris et me suis réfugiée chez Elsa. Malgré ses recommandations — je devais patienter, ne rien tenter d'irréversible, tu devais passer une période difficile, et moi alors ? —, je t'ai envoyé ceci :

Bordel de merde tu me fous la rage. Tu m'as plaquée. Tant pis pour toi, j'aurai ta peau. Pourquoi toi qui es si bête et aussi peu ce que je veux ? Non mais, pour qui tu te prends ? Je t'ouvrirai la gorge, le ventre et les couilles, et là, tu crieras autrement. Je te lécherai pour te consoler, je te volerai le goût de ta peau et je frotterai la mienne contre tant de connards que tu ne voudras plus que moi. Je serai ton supplice...

Tu te souviens ? Je continue ?

J'irais, j'y vais de ce pas, voir des mecs qui me brouteront, me foutront, et je ne penserai plus à toi, j'oublierai tout, quel délice, et tu viendras me chercher, tu deviendras ma surprise, tu hurleras que je suis dingue de toi, je rirai, tu me feras taire et mouiller, et tu auras de la force, tu me le prouveras,

tu m'en donneras, et je tomberai dans tes bras, je dirai je t'aime pas, c'est seulement à cause de ta peau de Fripouille, de Canaille. Et tu me montreras tes putains, et je m'en battrai l'œil puisque tu me regarderas et que tu mettras ta main sur mon ventre, sur mon cul et tes doigts dans mon trou, et tu m'aimeras, je crierai je ne veux pas, tire-toi Crapule, attrape-moi, engrosse-moi, et que tu m'aimes encore plus pour ça. Parce que tu me montreras la force de ta vie.

Bon, ce texte vieux de treize ans semble venir d'une autre tant le vocabulaire et le ton demeurent étrangers à ce que je pensais être à l'époque et à ce que je suis aujourd'hui. Du coup, je peux les aimer comme on apprécie une belle histoire vécue par procuration. Mais tout est vrai. As-tu le sentiment d'avoir réellement éprouvé tout ça ? Et cette lettre furieuse et câline, l'as-tu effectivement reçue ? Notre réconciliation a eu lieu une semaine plus tard et, après l'amour sur le canapé bleu d'Elsa, tu m'as dit : Je suis faible, je ne suis pas fort, évite-moi, laisse-moi, ne me quitte pas, mais va-t'en.

///

La passion, je ne l'avais jamais connue auparavant. Elle n'est plus réapparue depuis. Mon premier mariage avait vite tourné court — quelle idée de se marier si jeune, hors des clous des statistiques ! Je ne peux même pas dire que l'amour avait duré trois ans. Quant au second, après une période que je qualifierais aujourd'hui d'exaltation réflexe, lentement il s'effrite, je le laisse se décomposer sans réagir. Avec Franz, nous restons bons amis, mais bons amants ? Et puis, cet enfant qui ne vient pas...

///

Avec toi, c'était les mots, les gestes, l'excès. Tu me faisais jouir à chaque fois. Ah non ! pas la première, et puis quelques autres aussi, mais si je ne jouissais pas complètement — qui dira comment on jouit complètement ? — le plaisir était

toujours là, dans le sexe, le ventre, la peau, la tête, ce qui doit revenir au même. La première fois, tu étais si bouleversé, tu me désirais tant que tu n'arrivais pas à durcir, et moi qui mouillais tant... Il t'a fallu du recul pour y parvenir une heure plus tard. Tu voulais que je reste nue, ce que j'ai fait, remisant ma pudeur, l'oubliant, transpirant malgré la fraîcheur de ton atelier, car je voyais dans tes yeux ton regard amoureux au-delà de ton appétit. Tes orgasmes t'arrachaient des cris rieurs en deux ou trois saccades jusqu'à ce que ton corps se détende entièrement. Une fois, tu m'as dit qu'une relation sexuelle réussie est bestiale et sacrée à la fois. Je t'ai demandé : Mais pour qui ? Tu m'agaçais avec ce type de remarques sorties de je ne sais où : Tout ce qui est réel est indéfinissable. Ou celle-ci qui me fait penser à Schopenhauer : Le désir est une déception non encore avouée. Admets que tu jouais petit à côté de moi. J'étais et demeure toujours la reine des citations, même (ré)inventées. La preuve : Il y a autant de danger à succomber au désir qu'à y renoncer.

///

Ta longue avant-dernière lettre, je l'ai trouvée très belle, puis affreuse, affreuse avec de la beauté. J'ai été séduite de l'amour d'un homme capable de m'écrire ainsi, et en même temps effrayée de mon impossibilité à te suivre sur ce terrain. J'en recopie quelques extraits :

[...] Si l'idée de t'offrir une histoire exotique t'excite, il semblerait que tu n'aies pas pensé à fourbir tes armes pour pénétrer la Grande Forêt. Personne ne demande au sauvage qu'est-ce que je fais dans ton pays. Les sauvages ont horreur des touristes, des archéologues, des ethnologues et autres débroussailleurs d'herbe magique. Cependant, ils peuvent s'avérer hospitaliers. Ils proposent de la bouffe aux explorateurs affamés, mais s'ils cultivent du mouton, ils ne serviront que cette salade. [...] Je croyais découvrir une femme, voici une amante d'images qui apparaît peu à peu. Je ne suis pas une belle image indéchiffrable que l'on regarde à chaque carrefour pour décider de la route à prendre. Je n'ai rien d'un bon plan. Je

n'ai pas de nord. Je suis sans origine et sans destination. [...] Tu es une bête à sang-froid. Reste dans tes limites, continue ta petite cuisine d'amour amour, mais surtout pas d'un état amoureux. Retourne à tes comptes, à tes calculs, à tes combines de vie de couple, de vie de famille dont tu deviendras, je n'en doute pas, une grande spécialiste, une théoricienne et une praticienne virtuose. [...] T'en fais pas pour ma santé ! Je range tout dans les tiroirs de la mémoire. Ma petite amatrice d'amour petit petit, j'ai décidé de ne plus être fou de toi à cause de ta petitesse petite petite. Ceci n'est pas une belle lettre, car elle est vengeresse, et la vengeance, c'est pas joli. [...] Je ne sais pas si je t'enverrai ces dernières phrases, mais comme elles te sont destinées, que tu en es la source apparente, pourquoi pas ? [...] Ta crainte n'est pas de me perdre, mais de ne pas savoir me trouver.

///

Tu vas me reprocher mon usage immodéré pour les citations. J'essaie de me calmer, mais quand même. Si, selon José Ortega y Gasset, l'amour est la tentative d'échanger deux solitudes, ma vie avec Franz pourrait en tenir lieu d'illustration. Mais de quoi parle-t-on sinon d'une fiction ? L'amour intense que tu me proposais n'avait rien à voir avec l'harmonie, la tranquillité, le bonheur. J'ai compris cela depuis, et je l'ai refusé hier.

Après avoir cessé de peindre il y a un peu plus d'un an, voilà que tu disparaissais pour de bon. Ton téléphone a été coupé, ton atelier en banlieue et ton appartement parisien libérés. Elsa y est allée pour le constater : Un mort ne résilie pas son bail avant de quitter ce monde ! et elle a ajouté que tu n'avais rien d'un suicidaire. Je me suis tue, même s'il était possible de formuler d'autres hypothèses. Elle n'a pas plus de nouvelles de toi que Roland ; et Roland s'inquiète davantage, car il redoute, m'a-t-il dit au téléphone, de voir ton jusqu'au-boutisme refaire surface. Tu lui as confié ceci : Un jour, je cesserai de peindre pour la galerie et continuerai seul dans mon coin. Autant je suis tenté de tout laisser tomber, autant je ne me résignerai jamais à abdiquer, à capituler, à rentrer dans le rang, à me soumettre. Je pense qu'il a raison sur ta radicalité, mais moi, je ne m'en soucie pas outre mesure, tu possèdes des facilités d'adaptation insoupçonnées. Depuis que tu ne réalisais plus que des paysages, tu bougeais plus qu'avant, m'explique Roland. Tu avais des ateliers provisoires en France et en Europe.

Dès ta décision prise d'arrêter de peindre, tu avais déjà coupé les ponts avec ton galeriste et avec tous les gens du milieu de l'art. Roland a activé en vain ses réseaux : personne n'a de tes nouvelles, d'évidence, tu n'es plus visible. J'ai rassuré nos deux amis par des paroles — empreintes de sagesse, ont-ils déclaré — qui m'ont surprise moi-même : si nous t'aimions, nous devions t'accorder notre confiance dans ce que tu étais en train d'entreprendre ; tôt ou tard, nous (enfin

eux) aurions un signe ou deux de ta part ; il fallait faire preuve de patience, et ainsi de suite.

J'ai imaginé engager des démarches auprès d'une agence de détectives. Après m'être renseignée sur les modalités, les prix, j'ai renoncé à cette idée stupide. Si tu as disparu, c'est bien pour être introuvable.

De toute façon, ces lettres me ramènent à toi à l'instant où je le décide. Le seul effort à consentir est de ne pas abuser de ces moments qui, s'ils sont trop fréquents, me rendront folle autant que ton absence. Alors, parlons d'autres choses.

///

On dit qu'une image vaut dix mille mots ? Confucius, paraît-il, se contentait de mille. Quelques écrivains ont banni les descriptions de leurs récits et ont préconisé de les remplacer par des photographies. Tu étais tenté par le contraire : Il y a davantage de liberté dans les textes que dans les images. C'est de toi ça ! Roland Barthes, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France en 1977, déclare que le langage est fasciste ; pour toi ce sont les images. Tu avais ajouté, et je n'étais d'accord ni avec Barthes ni avec toi qui le paraphrasait, le fascisme, le totalitarisme, ce n'est pas d'empêcher de voir, c'est d'obliger à voir. La violence existe dans les images comme dans la langue. Je te concède que les images, surtout celles issues de la photographie, sont rarement plus pures et transparentes que les mots. Barthes est revenu sur le fascisme du langage dans *Le plaisir du texte* ; et toi ? Tu te souviens, je t'avais dit regretter de ne pas avoir assisté aux leçons de Barthes au Collège de France. Peut-être, lui aurais-je apporté la contradiction ? Sans doute, imprégnée des idées de l'époque, et/ou fascinée par le maître, je me serais contentée de penser la même chose que lui. J'avais six ans en 1977.

///

La dernière fois où tu as disparu, c'est lorsque je t'ai quitté. Je ne t'ai plus jamais revu depuis, ça fait maintenant onze ans. Oui, *ça fait*, car ma décision, soi-

disant réfléchie, ne l'était pas en réalité ; elle était prescrite par des considérations ridicules. Ta lettre envoyée chez Elsa, comme je te l'ai dit, je l'ai jetée. Elle m'est restée dans la tête, puis j'ai essayé de l'oublier sans y parvenir. Aujourd'hui, je pense avoir retrouvé les mots au-delà des premières phrases, même si le doute persiste sur leurs agencements :

De retour à Paris, le sel de la plage toujours sur mes lèvres, à moins que ce soit l'amertume. Du whisky, un peu. Je sors, sinon j'éclate. Une casquette pour cacher les larmes. L'air frais rappelle ma carcasse à l'existence. Je respire encore. Je crois que je vais aller peindre le vide. Bien sûr qu'il faut caresser ton ego et le mien ! L'amour reste affaire d'amour-propre, sans compter les contingences de nos désirs contradictoires. C'est dégueulasse tout ça ! Si l'on s'y refuse avec raison, la déraison approche. La recherche de la perfection va avec la déception. La solitude retrouve la place qu'elle occupait avant ta rencontre. Elle ne m'effraie pas, mais elle n'arrivera pas à me consoler de la disparition de mon amoureuse, permets-moi que je te nomme ainsi pour la première et la dernière fois, mon amoureuse trouvée perdue.

Si vous désirez lire la suite de ce roman, tant que je n'ai pas d'éditeur, je mets gratuitement à disposition des fichiers PDF ou EPUB à qui m'en fait la demande.

Envoyez-moi un petit mot par [mail](#), et vous recevrez le fichier que vous souhaitez.

Bonne lecture.

Jean pierre Morcrette

